

# LES GRAINS DE LA DÉCOUVERTE

*I think we all need a pep talk*<sup>1</sup>. Tout est résolument naïf, des images à la musique minimaliste qui accompagnent le discours inspirant de *Kid President*, l'enfant-star de neuf ans.

Je note rapidement les paroles de l'ingénu sur mon ordinateur, synchronise les sous-titres pour qu'ils apparaissent parallèlement à son discours, et jette un regard furtif vers l'horloge qui me rapproche inlassablement de l'événement. Il est six heures, et les premiers rayons lumineux percent déjà à travers les rideaux fatigués de mon petit studio. A la fenêtre, quelques passants matinaux pressent le pas pour lutter contre le froid qu'impose ce vigoureux mois de mars. De retour à l'ordinateur, j'exporte les vidéos, et les envoie au responsable logistique de l'équipe. Dans quelques heures, elles seront diffusées devant les quelques mille personnes qui assisteront à la première édition de TEDx Mines Nancy.

Cet événement rassemblera neuf conférenciers qui partageront leurs expériences, du reportage de guerre au mentalisme, de l'entrepreneuriat à la philosophie. En préambule, trois vidéos TEDx populaires réalisées au cours d'autres événements doivent introduire le « souffle de jeunesse », thème de la journée. Ce sont ces vidéos qui m'ont tenu éveillé depuis la veille lorsque j'ai découvert, désespéré, que leurs sous-titres – elles sont en anglais – ne peuvent être téléchargés et doivent donc être recréés manuellement dans leur intégralité...

Je sors rapidement de chez moi, les jambes encore engourdies par la nuit passée derrière le bureau. J'accuse le coup. De manière générale, la fatigue diminue le taux de leptine, associée au sentiment de satiété, tout en augmentant la production de ghréline, liée quant à elle à la sensation d'appétit. Face à ce double assaut hormonal, je m'incline : j'ai faim. Un peu plus tard, c'est le ventre chargé d'un dangereux cocktail de viennoiseries et de taurine – on la retrouve dans ces boissons énergisantes qui empoisonnent les étudiants – que je me dirige vers l'école. Les travaux sont légion autour du nouveau campus encore en construction, et je contourne habilement le chantier pour rejoindre les premiers étudiants à l'œuvre pour la mise en place de la scène. L'équipe a réalisé un travail exceptionnel pour l'organisation de l'événement, et le cadre des *TEDx Talks*<sup>2</sup> à venir ferait pâlir d'envie les équipes du TEDx de la capitale. De sous-titreur à déménageur, la transition se fait sans douleur et me permet de garder l'esprit relativement vide pour quelques heures. Le moment fatidique approchant, il faut alors s'occuper des conférenciers, de leurs présentations. Les gradins commencent à se remplir petit à petit, mais trop lentement par rapport à nos attentes. Allons-nous faire salle vide ? Le malaise nous envahit insidieusement, alors que nous sommes toujours dans la course à l'organisation. Les spectateurs arrivent au compte-gouttes et nous lançons finalement les conférences avec une demi-heure de retard, lorsque l'amphithéâtre se trouve – enfin – rempli dans une proportion acceptable. Je m'imagine assis au plus près de la scène, à découvrir la performance de ces personnes à qui je me suis progressivement attaché, au fil des répétitions : je me retrouve finalement dépité derrière la double-porte à l'entrée, pour éviter toute intrusion intempestive qui perturberait le bon déroulement des conférences. Lorsque les retardataires et autres visiteurs me laissent enfin tranquille, je peux imaginer par le hublot qui donne sur la salle et en tendant l'oreille le début des conférences. Peu de détails perceront les portes coupe-feu, je frémis pourtant à l'écoute de quelques phrases arrogantes de philosophe ambitieux ou à l'expérience – finalement heureuse – d'un mentaliste plein de vitalité. C'est la naissance dans la douleur d'un bébé imparfait, mais

---

<sup>1</sup> Je pense qu'on a tous besoin d'un discours de motivation

<sup>2</sup> Conférences TEDx

merveilleux car il est le nôtre. Les conférences touchent à leur fin, mais la pression ne doit pas se relâcher pour autant, car elles sont suivies d'un buffet pour échanger autour des idées diffusées pendant l'après-midi. Celui-ci file déjà : pas le temps de souffler, les conférenciers doivent être raccompagnés à la gare. Nous n'avons pas de taxi : sabrant dans les coûts, nous avons loué une voiture familiale à l'allure fatiguée pour transporter ce beau monde, que je conduis tant bien que mal. La fatigue se fait sentir, je ne retrouve plus la liste des conférenciers à ramener, et ceux-ci sont partout dans l'école à échanger distraitemment sur la journée, bien loin de la pression que je m'inflige à ce moment. Nos dynamiques entrepreneurs des ressources humaines – *Assessfirst*, pour ne pas les nommer – ont organisé un atelier pour présenter leurs tests de personnalité, j'imagine donc qu'ils rentreront plus tard. Le trajet vers la gare se fait dans une atmosphère un peu tendue. L'heure tourne et le trafic s'accumule sur le sinistre pont des fusillés qui passe au-dessus de la gare nancéenne. Mon téléphone sonne. A la découverte de l'appelant, mon cœur se resserre – ce sont mes entrepreneurs. Une seule explication à leur appel : ils prennent le même train que leurs compagnons et me cherchent pour que je les y amène. J'hésite à taper du poing sur le volant pour ajouter du sensationnalisme à l'aventure, mais je me contente finalement d'une moue désabusée. Je ne suis pas démonstratif. J'appelle un ami de l'équipe, qui a une autre voiture, comme une dernière tentative de résoudre l'équation impossible de leur retour sur Paris. Il reste alors un quart d'heure avant le départ du train, et nous arrivons sur le parking de la gare. J'imagine des scénarios alternatifs. Néant dans mon esprit. J'imagine des scénarios alternatifs et non crédibles. Quelques-uns apparaissent inutilement. Je transpire. Les autres conférenciers m'interrogent, je feins un sourire confiant. Le monde extérieur s'éloigne. L'absurde me frappe. Consultation nerveuse du téléphone. Rien. Alors que tout espoir semblait perdu, le moment libérateur advient enfin : des pneus crissent. Une voiture surgit de nulle part, fendant l'obscurité naissante et mon malaise. A peine arrêtée, les retardataires en sortent, et courent dans un éclat de rire complice vers le train. Nous exultons : l'aventure touche à sa fin. La brise printanière nous caresse le visage, nous adjoint au repos libérateur puis nous accompagne sur le retour vers l'école.

Cette journée s'achève, et les grains de la découverte sont maintenant jetés. Qu'une partie d'entre eux dessèche sur les pierres froides de l'ignorance ou étouffe dans les épines du mépris, qu'importe. Je vois aujourd'hui que d'autres sont tombés sur de la bonne terre : c'est la troisième édition de l'événement qui le montre.